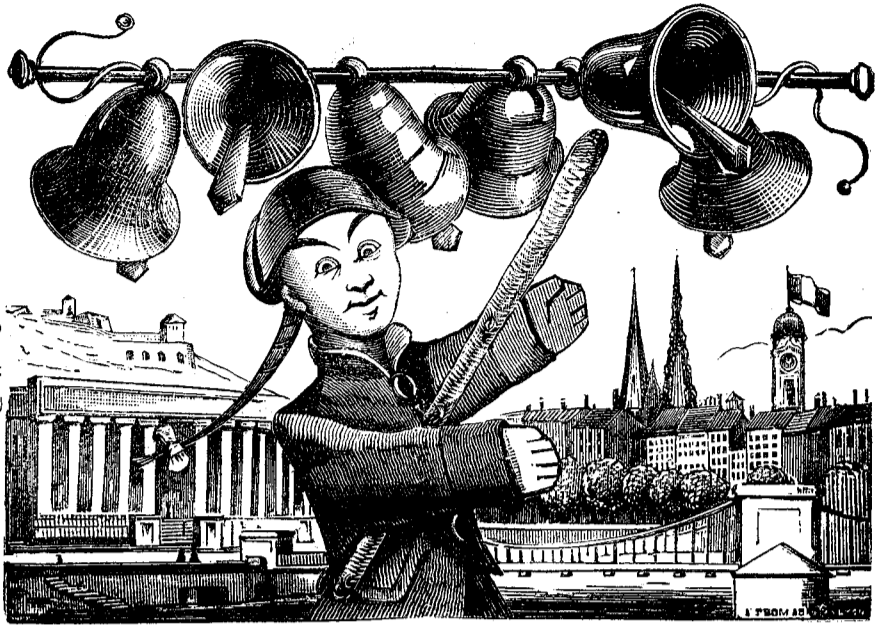


LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Lyon, 81, Rue de la République, Lyon

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

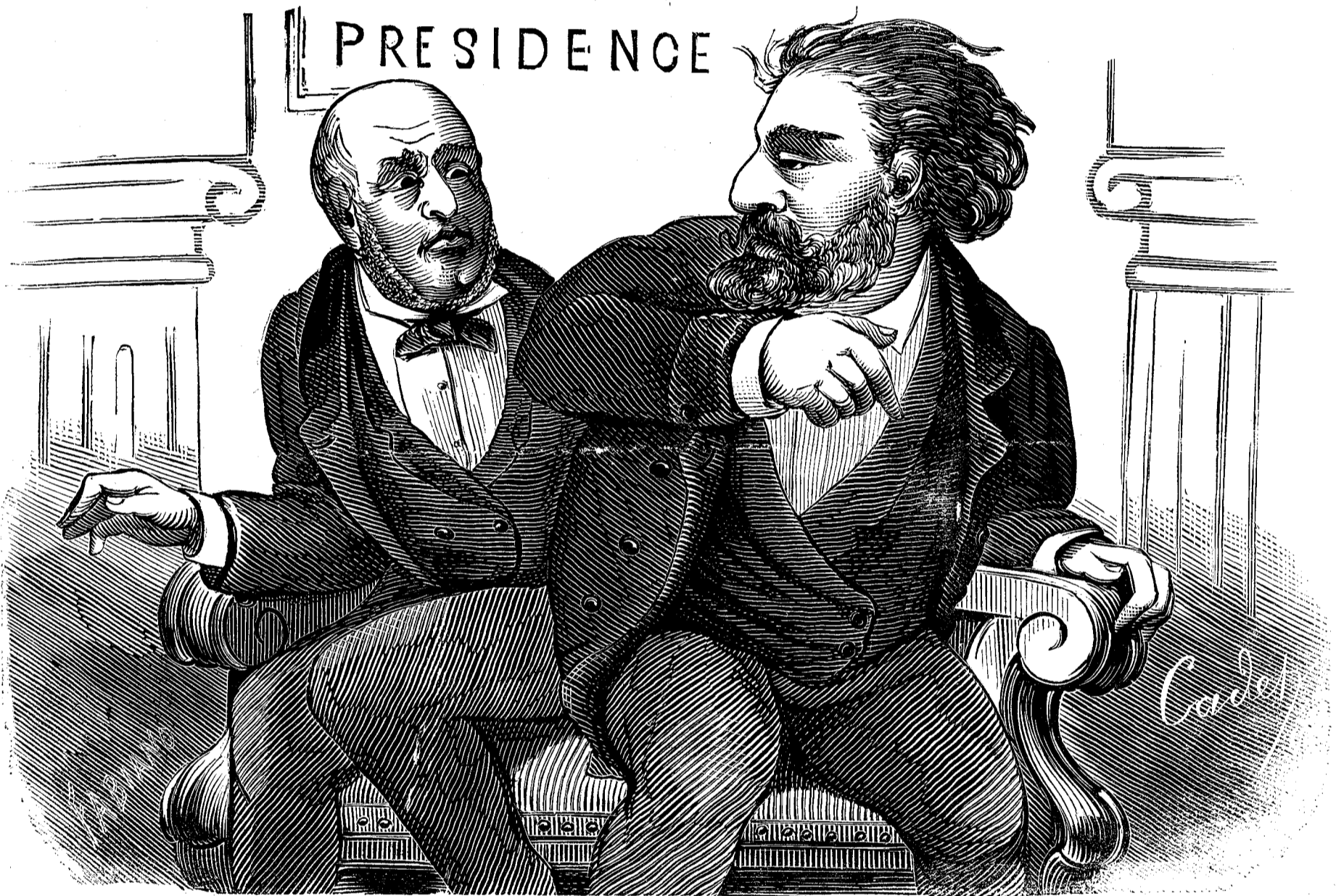
AU DÉTAIL : chez tous les Libraires
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES la ligne 1
ANNONCES — 0 50
Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : Agence Malignon, 81, rue de la République. — A Paris : Agence Ewig, rue d'Amboise, 9.



Oùsqu'y a de la gêne...

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — *Un Misérable* (vers).
— *Le Favoritisme*. — Revue de la semaine.
— *Le Peuple au Théâtre*. — La Caisse pontificale. — QUESTION SOCIALE : *Misère*. — Devant et derrière la toile. — FEUILLETON.

CARILLON

GUIGNOL. — Eh! ben, nom d'un rat! les gones y faut que je vous fasse assavoir que je sis pas un coco fêlé, que ne sait pas ça que je bajasse, et que notre vieux triquetier n'est pas un tatagolet ni un melachon; et que je sis décidé, ben sûr, à poursuivre l'œuvre de moralisance que j'ai commencé du depis que je fais jicler l'encre sus le papier pour mon compte partiquyer. Je veux que mon journal, qu'est bâti sus de pilotis un peu chenus, continue z'à marquer sa place dans les fastes griffardinares de la ville de Lyon.
Si gn'a de pillerots et de pillandrins

que m'ablagent de sottises, et que ginguent comme de bourriques qu'ont de bardoires sous la queue, j'ai ben aussi la satisfaisson de reluquer, dans tous les quarquiers de la ville, de gones que la sympathie fait rejoindre à moi, et que ça fait ma force.

Ah! c'est qu'y a z'avé votre vieux t'ami de cadets que sont pas molasses, que veulent defendre la morale qu'on écornifle, de manis que ne veulent pas qu'on laisse petafiner la comprenette des petiots qu'on envoie z'à l'école, et que, dans l'intérêt philosophique, humanitaire z'et sociétable, se sont embandés sous la bannière que j'ai plantée en tête de mon papelard à trois ronds, d'òsqu'y vont regroller le croupion des charipes et des propre-àrien.

Aussi, allons-nous z'en cabosser de ces coquelichons. Vons t-y nous en payer une ribotte de moulinets de picarlats, de z'aplats et de z'abouchons, à tire-la-rigot! Guieu de guieu! qué deguenillage! qué gaudoyement! qué retroussements de pifs, ça va faire un sicoti et un tel remuemment sur les frimousses des parpaillots et

les masques des fantômes, que ça sera facile de les reconnaître, y seront tous camards!..

Tiens, v'là Gnafron, comment vas-tu m'vieille?

GNAFRON. — Mon vieux Chignol, j'ai ben l'honneur de te salutassasser ainsi que toute la sorciété des frangins à qui pas l'air de detrancanner de gandoises un peu chenuses; y z'écarquillent leurs quinquets et allongent leurs plats à barbe. Ah! matin, y faut z'avouer que t'as le coquelichon guiablement garni de vartigo-leries pour que te leur z'en dévides comme ça toutes les semaines!

GUIGNOL. — Mais, mon pauvre Gnafron, c'est simple comme bonsoir, et bête comme quatre sous. C'est ben sûr qui ne faut pas être aussi cancorne que ces tas de gogands qu'ont de caboche, qu'on dirait quasiment que c'est de vraies courges vides que tournent comme de fiardes que font leur vent. Et ceusses qui restent à cacabozon, agrognés dans un coin comme de gueules d'empeignes; ceusses que grolassent dans la rase de la borgnas-

serie, c'est tout de panosses! c'est z'un tas de ganaches!

GNAFRON. — Malheureusement, mon pauvre Chignol, c'est que de trop qu'y gn'en a comme ça sus c'tte boule universelle du monde. Gn'a de partiquyers que ne vivent que pour ramyer de rondelles de cuivre, de rondelles d'or, qu'achètent de chivaux, de cambuses, qu'ont leur buffet ben garni, qu'ont de canantes colombes qui font coucher dans de puciers que c'est pas rien les bardanes que servent de sommier.

A quoi que ça nous avancera de nous ronger les abattis, de nous carciner le sanque? Mon vieux, y faut vivre avant tout et chacun pense à soi; c'est à qui tirera la couverture.

Soyons de notre temps, et noyons le chagrin dans des pleins bachats de vinasse. Ah! quand je passe devant z'une cave bien garnie, que je vois toutes les chopines, bon guieu! je deviens terrible comme le roi Hérodes, je voudrais faire un nouveau massacre des Innocents!...

GUIGNOL. — Allons, cousin, soye pas sarioux. Quand on reluque toutes les misères sauciables; que de tous côtés que l'ou se tourne, on se trouve pif à pif avé de pauvres cavets que sont tout dessampillés, qu'ont de mioches à qui y ne peuvent pas sellement leur donner de pain pour faire brandigoller leurs mâchoires et entretenir le chelu de leur existence.

C'est comme ces pauvres fenons que sont z'obligées de chiner des quinze heures par jour pour arraper une malheureuse pièce de vingt-cinq à trente sous! c'est-y pas une abominaison! Et quand l'ovrage ne va pas, qu'elles chôment, sans sellement z'avoir pu mette quèques sous de coin pour resister à la fringalle, ou qu'elles se périssent pour ne pas se déshonorer!

Voyons dans le siècle où nous sons, quand on se dit le parmier pays cirvilisé, faut-y que tant de fenottes soyent reduites à la honte ou au suicide?

GNAFRON. — Ah! pauvre ami, ça que te dis-là, me navre. Et dire qu'y a de salopiaux qu'arquempinent le mement ouisque les petits bozons sont poussées à bout pour manigancer de z'ignobles porpositions! C'est sus la carcasse de ces emboimeurs qu'y faudrait cogner dur et leur casser les reins à coups de tavelles!

GUIGNOL. — T'as raison; mais y a z'encore une chose qu'y ne faut pas oublier. S'y a de remèdes, y faut ben aussi connaître le mal. Vois-tu, la principale cause de tout ça, eh! ben, c'est ça que se fabrique quasiment à rien dans c'tte ribambelle de couvents que pillulent de partout comme de bardanes dans la paillasse des pauvres canezards.

Dans toutes ces boîtes à beguines, oùsqu'y gn'a de z'enfants, de femmes, de filles, de vieux, de z'éclopés, on leur z'y fait fabriquer l'ovrage à bon marché, pace que, comme dans les prisons, ces ovriers-là ne sont pas payés. Et v'là la raison que fait que les ovrières que triment sus le metier en ville pour se nourrir, elles et leur famille, ne peuvent pas supporter la concurrence, et sont forcées de crever de misère!

GNAFRON. — Mais, bon guieu! gn'aurait donc pas de moyens de protectance pour les fenons et les miaillons?

GUIGNOL. — Que si! et que les Yonnais n'ont ben déjà commencé z'à traiter les quesquions que sont les plus intéressants.

Et pis, y ne faut pas sellement detrancanner de dissecours, pace qu'on a le fil bien coupé et la bavarde bien pendue. Y nous faut reganiser pour les fenons de z'associations et de chambres syndicales que pourront les protéger; y faut generaliser l'enseignement professionnel, les associations copératives, enfin tout ça que peut ouvrir la voie aux améyorations et au progrès.

Mais, avant tout, y nous faut secourir les travayeuses, les aider de nos conseils et même de nos pecuniaux; pace que c'est nous que sont les plus fors et qu'elles ne sont que de faibles créatures!

Tendons leur z'y la main à ces femmes du peuple et montrons-leur le chemin du travail qu'esse aussi celui de la vartu!...

Oui, les gones, fourrons-nous bien dans la caboche que nous ons besoin de femmes republicaines, de veritables citoyennes, pour élever nos petiots et en fabriquer de vrais democrates devoués à la Patrie et à la Liberté!...

Votre vieux t'ami,
JEAN GUIGNOL.

UN MISÉRABLE

Son histoire est bien simple: Il était de ceux-là Qui souffrent, qui sont nés pour souffrir, dont la vie Est un tissu de maux, d'amertume; voilà Ce qu'il était. La mort à ceux-là fait envie.

C'était pendant l'hiver, en décembre, un matin, Devant les restaurants remplis de victuailles, Il marchait, l'œil hagard, cadavérique; la faim, De son dur aiguillon, tourmentait ses entrailles.

Courbé, baissant les yeux, sans but, sur le trottoir Il cheminait, mourant, n'ayant plus l'espérance D'être un jour plus heureux. On passait sans le voir. La foule le heurtait avec indifférence.

Tout à coup il chancelle, on accourt; c'est en vain. Un grand et gros farceur, sans doute un gastronome, S'écrie en ricanant: « qu'a-t-il donc le bonhomme? C'est bien sûr un ivrogne... » Il était mort de faim!

JULES T.

LE FAVORITISME

Je ne connais rien de plus absurde que le favoritisme; c'est le sacrifice du mérite à l'incapacité, de l'ignorance au savoir. On ne saurait se figurer combien de gens intelligents, dans quelle caste de la société que ce soit, sont obligés de capituler devant lui.

Le favoritisme ne s'exerce pas à découvrir: il prend un masque suivant les raisons, les circonstances dans lesquelles on le fait naître; il est engendré par toutes sortes d'intrigues et de mensonges.

Un poste est-il vacant, on voit surgir une multitude de compétiteurs. Ordinairement le choix se fait sur une personne n'ayant aucune connaissance du métier, aucune aptitude à remplir les fonctions pour lesquelles elle se propose, et bien souvent elle joindra à tous ces états d'ignorance, d'ineptie, la plus grande déloyauté, n'importe! Elle a dans sa poche des certificats, des recommandations émanant de personnes influentes, avec lesquelles elle a des accointances. Elle connaîtra M. X, M, Z, etc., tous occupant un poste fort élevé dans le clergé, l'armée ou la magistrature. Cela seul suffit à son acceptation qui est décrétée d'emblée.

Vous ne connaissez rien, c'est la moindre des choses; vous êtes recommandé par un tel, vous êtes le bienvenu. Eh! bien, me dira-t-on, vous ne nous apprenez rien de nouveau, cela a toujours existé et existera toujours, vous serez taxé de fou, d'utopiste si vous entreprenez de lutter

contre le fléau. Et puis, m'objectera-t-on encore, vous qui écrivez ces lignes, n'êtes-vous pas un des premiers à tirer la couverture à vous, au détriment de vos voisins? N'êtes-vous pas alléché par telle ou telle position avantageuse qui vous est offerte?

C'est de l'égoïsme, soit, mais si vous n'agissez pas ainsi, vous êtes un imbécile. A ceux-là je répondrai: Oui, j'aspire à améliorer ma position, oui, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour y arriver, mais légalement. Ce ne sont pas les quémandeurs que je blâme, que je condamne, c'est le favoritisme lui-même et ceux qui le considèrent comme une chose très naturelle, n'y voyant rien d'antisocial, ceux qui emploieront de misérables moyens pour se donner des apparences qu'ils n'ont même pas. Hélas! que d'exemples avons-nous journellement devant les yeux, quelles bassesses, quelles tartufferies, quels stratagèmes n'emploie-t-on pas pour acquérir la sympathie de ceux qui peuvent vous tendre la perche?

C'est surtout par vos opinions, votre religion, vos préférences pour telle secte ou tel parti que vous obtiendrez ou que vous vous aliéneriez la bienveillance des personnes dont vous aurez besoin. C'est de là que le favoritisme tire toute sa force; c'est de là que naissent toutes les turpitudes qui en sont la conséquence.

Ne voit-on pas en effet des gens ambitionnant un poste se courber devant leurs protecteurs, se faire leurs valets, devenir de vils adulateurs, suivant ce que pensent ceux entre les mains de qui se tient peut-être leur destinée, changer de drapeau si leurs intérêts les y poussent, faisant abnégation de tout sentiment, de tout amour-propre...

Le caractère humain est si bizarre, que ces choses-là n'étonnent personne, et cependant quand on y regarde de près, ce spectacle est écœurant. Pour approfondir une question si complexe, il faudrait un cadre moins restreint que le nôtre. Bornons-nous donc, faibles parias, à mettre le doigt sur la plaie. Puissent des temps meilleurs donner la guérison de ce mal, qu'une réforme sociale seule peut opérer.

JEAN CLAUDE.

REVUE DE LA SEMAINE

VENDREDI. — Peut-on imaginer rien de plus burlesque?

On annonce une violente opposition en Angleterre contre le tunnel sous-marin. John Bull craint une évasion et va se fortifier.

Que tous les *cokneys* fassent donc blinder leurs maisons et, pendant qu'ils y seront, même leur personne!

S'il n'y a pas vraiment de quoi s'en tenir les côtes?..

— Les jésuites, expulsés de la rue des Postes, viennent de fonder à Cantorbéry un établissement sous la direction du Père du Lac. Nos cléricaux pourront donc à leur aise faire élever leur progéniture dans les saines traditions des disciples d'Escobar et du Père Loriguet.

Nos voisins d'outre-manche pourront aussi utiliser les services des bons pères pour obtenir les résultats contre la *Land-League*, dont ne peuvent venir à bout les lois d'exception ou les fusillades.

On déboucha une seconde bouteille d'eau de Seltz.

Plusieurs minutes s'écoulèrent silencieuses durant lesquelles nos vicomtes, dont les verres étaient vides, furent censés absorber une grande quantité de vin d'Al.

— Vous n'étiez pas des nôtres hier, à l'Opéra, vicomte? demanda Juvignac à Barbantini. Nous passâmes la soirée au foyer de la danse, où l'on se divertit beaucoup, je vous jure. Héloïse et Passe-Lacet furent adorables de verve et d'entrain. Elles ont fait des mots qui resteront comme sont restés ceux de la Duthé et de la Guimard.

— Parbleu! vicomte, reprit Barbantini, si grand qu'ait été votre plaisir, je doute fort que vous vous soyez réjoui autant que je me suis amusé.

— Une aventure?
— Délicieuse!
— Avec une grande dame?
— Non; une simple petite bourgeoise.
— Vous, Barbantini?
— Moi-même, messieurs! je m'étais encaillé, rien de plus vrai! mais vous savez! toujours du pâté d'anguilles... on se lasse à la fin.

— C'est juste! contez-nous donc ça?
— Voici la chose en quatre mots:

Tous les cabinets dressèrent l'oreille et ne perdirent pas une syllabe.

— Il y a de cela huit jours environ, reprit

SAMEDI. — Les *puffistes* du cléricanisme aux abois continuent à faire des appels pressants aux capitaux de bonne volonté.

Il s'agit de raviver la flamme religieuse qui commence à s'éteindre, et de donner une représentation avec décors nouveaux et à grand orchestre.

Il faut, dit l'*Univers*, que les fêtes soient magnifiques pour la canonisation du bienheureux Labre.

Le Christ triomphant, rentrant à Jérusalem, se contentait d'une ânesse comme haquenée; il doit trouver cette pompeuse exhibition bien étrange pour canoniser la pauvreté.

Mais j'aime à croire que, sous ces manteaux de soie et de velours tout chamarrés d'or et de diamants, pour honorer le saint pouilleux, il ne manquera pas de vermine.

— Sœur Théophile, supérieure du couvent de Saint-Saturnin, vient d'être condamnée à Saintes, en police correctionnelle, à cinq cents francs d'amende pour avoir administré à une petite malade une potion qui devait la guérir et qui l'a tuée.

Le remède secret de sœur Théophile aurait déjà, a-t-on dit aux débats, été funeste à plus d'un enfant.

On me permettra d'ajouter que le tribunal a été bien indulgent pour cette faiseuse d'anges.

DIMANCHE. — Le *Monde* publie un fait qu'il est allé décrocher dans un journal japonais.

Un certain Nocamura, ayant perdu sa fille, voulut, étant chrétien, l'enterrer chrétiennement, et au lieu de recourir au curé, — pardon! — au bonze, il fit lui-même les funérailles. Il vient d'être condamné à une amende, ayant, à cause de sa triste situation, bénéficié des circonstances atténuantes.

Se douterait-on qu'il y a quelques années, nous étions dans le même cas, et que le consul Ducros employait tous les moyens qu'il avait en son pouvoir pour tracasser les gens qui enterraient leurs parents sans les faire passer par l'Eglise?

Ils sont vraiment étonnants, ces bons catholiques! Ce qui est mauvais ici pour eux, ils le trouvent tout naturel là-bas, et ils en déduisent que les Japonais ne sont pas si civilisés qu'ils voudraient le faire croire aux autres.

Nous n'étions donc pas civilisés, sous le 16 mai?..

LUNDI. — La lanterne du bourgeois de Falaise va trouver une réédition.

Le général Farre vient d'ordonner une enquête sur le service médical en Tunisie.

J'ai bien peur que, s'il y a une chandelle dans son fallot, on oublie de l'allumer.

— On a beau demander des réformes administratives, l'intendance ne fait pas un pas en avant. Nous la retrouvons en Tunisie ce qu'elle était en 1870.

Ainsi, le correspondant de la *France* lui écrit que la colonne, dont il fait partie, composée de plus de deux mille hommes, n'a, pour les soigner, qu'un aide-major et pas de médicaments... On réclame plusieurs fois et on obtient: un fanion d'ambassade avec la croix de Genève; deux cantines d'ambulance neuves et bien cadennassées, mais... *vides!*

En 70, votre serviteur était aide-major à Hérissau, canton d'Appenzelle. On réclamait des vêtements pour nos pauvres soldats internés. Il neigeait et l'hiver était rude, vous le savez. Les habitants, émus par nos désastres, apportaient des tricots, des chaussons, de quoi enfin réchauffer les enfants de la France.

L'intendance, cédant aux vives réclamations, se décide à la fin. Elle nous envoie une énorme caisse... de petits boutons de cuivre!...

MARDI. — Ces malheureux cléricaux vont étouffer! de tous côtés on les prend à la gorge.

Feuilleton du Carillon de Saint-Georges.

3

LA

JEUNESSE DORÉE

PAR

LE PROCÉDÉ RUOLZ

Florestant fit claquer sa langue contre les parois de son palais.

— Il est supportable, dit-il, cependant il y a mieux, le café Anglais se néglige; j'en toucherai deux mots en descendant, au comptoir.

— Tous ces cabarets sont taillés sur le même patron, fit observer le vicomte Gaston de Barbantini. Nous les enrichissons, et ils ont une tendance à nous traiter pardessus la jambe. Que diable! je gaspille ici un millier de francs par mois, rien qu'en soupers, et il me semble que cette somme, si faible qu'elle soit d'ailleurs, mérite quelques égards culinaires.

— On vous marie, vicomte, savez-vous? dit Nérès à Juvignac.

— Le bruit en est venu jusqu'à vous, vicomte?

— La baronne de Montargis, que je rencontrais l'autre soir chez la marquise de Tarascon, en parla longuement.

— Et que disait-elle, cette chère baronne? des méchancetés, je suppose?

— Précisément. Pour que le duc de Clamecy sacrifie ainsi sa fille, un ange, et ses deux cent mille francs de rente, disait-elle, il faut que le bonhomme de père ait tout à fait perdu l'esprit.

— J'en étais sûr; cette pauvre Nathalie ne me pardonnera jamais d'avoir préféré, à ses trente-deux printemps accomplis, les dix-neuf ans tout frais éclos de la duchesse de Créneau-Vieux.

— Et vous mariez-vous, en fin de compte?

— Prochainement, mon très cher. Les derniers obstacles seront aplanis le jour où je serai nommé secrétaire d'ambassade, ce qui ne peut tarder d'arriver, si j'en crois les espérances formelles que m'a fait concevoir le ministre des affaires étrangères. « Mon cher Juvignac, m'a-t-il dit à sa dernière soirée, occupez-vous de la corbeille de noces, on est à même de tailler la plume qui signera votre nomination. » Et il me serra la main très affectueusement... Mais pardon de vous avoir rompu la tête de mes affaires domestiques. Buons, messieurs; Barbantini, je vous défie au grand art de l'ingurgitation.

le vicomte, j'allais faire un tour au bois, lorsque, traversant une rue que vous me permettez de ne pas vous nommer, quoiqu'elle s'appelle la rue la Paix, j'avisai sur le seuil d'un magasin de parfumerie et de nouveautés, une jeune femme que vous devez croire charmante, lorsque je vous aurai confessé que je ne dédaignai pas de la trouver jolie.

Dispensez-moi de vous faire son portrait. Les portraits n'ont jamais servi qu'à embellir la laideur et à enlaidir la beauté. Or, tout ce que je pourrais vous dire de ma petite marchande: lèvres de corail, teint de lis, yeux de velours, sourcils d'ébène, mains d'enfant, pieds chinois, et le reste; toutes ces vieilles phrases à l'usage des écrivains de haut style ne vous donneraient qu'une idée fort médiocre de cette chère créature qui, condamnée à vivre dans une boutique, me fit l'effet d'une perle dans une huître. J'ouvrirai l'huître! pensai-je en moi-même.

— Vive Dieu! quelle chaleur! interrompit Fabien de Nérès. Vous voilà amoureux, vicomte!

— Amoureux... moi! reprit Barbantini; fi donc! mon cher, vous me faites injure, et je serais déshonoré si l'on pouvait vous entendre. Un homme comme moi désire souvent, mais il n'aime jamais!

— J'approuve cette noble indignation, observa Juvignac; à propos, si nous reparlions un peu de la belle marchande?

Pensez-donc ! Les Conseils municipaux poursuivent la laïcisation des écoles communales. Ces vandales ne respectent plus rien ; ils remplacent sans vergogne les frères et les sœurs par des institutrices et des institutrices laïques, au grand mécontentement des pères de famille !

Mais, je vous le demande, béates feuilles de sacristies, par qui ont été élus tous ces conseillers municipaux, si ce n'est par la majorité des pères de famille ?

Le journal de Saône-et-Loire ouvre une souscription pour venir en aide aux sœurs Saint-Charles, victimes d'un arrêté de laïcisation. C'est son affaire.

Eh ! bien puisqu'il vous faut des hommes noirs pour fesser vos petits garçons, prenez-les ! payez-les ! mais, bon Dieu ! laissez-nous élever les nôtres avec toute la liberté que vous réclamez pour vos pères de famille !

MERCREDI. — Il court, dans les cercles politiques, un bruit étrange !...

Mais rassurez-vous bien vite ; ils n'ont rien de dangereux. Il s'agit du gros Plon-Plon qui va poser... sa candidature au trône des Pharaons !...

Vice-roi d'Égypte ! rien que ça. Voyant que la France ne veut ni de lui ni de sa progéniture, il tourne ses regards vers les Pyramides. Il veut sans doute évoquer l'ombre de Sardanapale pour l'inviter à saucissonner le Vénédict-Saint.

Il me semble pourtant que pour un héros de la trempe de Jérôme Bonaparte qui excelle dans la surveillance des derrières... de l'armée, un trône d'un autre genre plus modeste et plus sentimental, suffirait largement à satisfaire ses... rêves ambitieux.

Enfin, les amateurs de momies seront contents ; avec la famille Bonaparte, ils en auront une riche collection.

JEUDI. — L'illustre Darwin, dont le nom est loin d'être en odeur de sainteté auprès des partisans d'Adam comme notre premier père, continue à travailler comme il y a un demi-siècle.

La cléricaille a-t-elle assez jappé aux talons de l'auteur des admirables travaux sur la transformation des espèces. Les plaisanteries balourdées qu'ils lancent contre les théories de la science moderne et de ses adeptes, me remet en mémoire une anecdote qui sera le mot de la fin.

Un pillier de sacristie se moquait un jour d'Alexandre Dumas, avec l'esprit qui caractérise ces cuistres de bénitiers.

— Monsieur, lui disait-il, vous êtes mu-
lâtre.

— Oui, monsieur.

— Et votre père qu'était-il ? Un nègre sans doute ?

— Oui monsieur.

— Et votre grand-père ?

— Un singe, monsieur, un singe. Ma famille a commencé par où finit aujourd'hui la vôtre !

CLAUQUE-POSSE.

Le Peuple au Théâtre

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Il paraît que, pour assurer le succès de nos théâtres municipaux, nos édiles n'ont rien trouvé de mieux que d'augmenter le prix des places et d'interdire la vente des contremarques. Des arrêtés ont été pris dans ce sens et signifiés au bon peuple de Lyon.

Deux francs le parterre, c'est pour rien. On se plaignait quand les places étaient à 35 sous ; on réclamait le retour à l'ancien régime de 1 fr. 50 ; mais enfin on se soumettait. L'administration, — que l'Europe nous envie et se garde bien de nous enlever, — tint compte à sa façon des doléances populaires. Est-ce que les masses ne sont pas assez riches à Lyon, ville de splendeurs financières, pour payer deux francs le plaisir du spectacle ? Ce fut l'avis de notre Conseil. Il mit donc le parterre à deux francs, afin que l'ouvrier, le petit employé et leurs familles, qui ne savent que faire de leur argent, pussent verser cinq sous de plus dans les caisses municipales. Nulle part le parterre ne coûte plus de vingt à trente sous, et les théâtres ne font pas faillite : on sait, au dehors, que le bon marché augmente la consommation, et on met les places à la portée de tout le monde, même des plus pauvres. Le théâtre est moralisateur ; il donne le goût des jouissances littéraires ; il éloigne du cabaret et des mauvaises habitudes ; il élève le citoyen à de plus hautes conceptions et le sauve des ignominies crapuleuses du vice. Donc, il faut le favoriser, en faciliter l'accès par le bas prix des entrées.

Cette logique n'a pas cours à Lyon. Les grands hommes, qui président aux destinées de nos beaux-arts, ont compris que, nos théâtres étant petits, ils avaient pour mission de rechercher les moyens d'en écarter les spectateurs ; et leur proscription atteint nécessairement les classes les plus nombreuses, les familles peu aisées. Quand on a pour vivre que le salaire de la journée ou une maigre rétribution mensuelle, comment prélever sur son budget deux francs par tête pour aller le soir se reposer un peu, avec les siens, sur les banquettes du parterre ? On y renonce ; et pourtant on a besoin de se délasser, de se distraire ; on va chez le marchand de vin avaler du plâtre et fumer sa pipe. Est-ce là ce qu'ont voulu les auteurs des arrêtés contre les théâtres ? Non, sans doute ; mais c'est là qu'ils aboutissent. Les théâtres nous coûtent assez pour que tout le monde en ait sa part ; place aux humbles, place aux petits, place aux masses ! ou supprimez les subventions et laissez les directeurs mener à leurs risques personnels une entreprise purement commerciale.

Et puis, de quel droit défendez-vous la vente des contremarques ? Dès que j'ai acheté ma place, elle est ma propriété pour toute la soirée, elle m'appartient tout entière, je peux y rester ou en disposer à mon choix : je la cède pour rien ou contre espèces, que vous importe ? Je livre une marchandise qui est à moi et non plus à vous. Cette contremarque,

c'est mon titre au porteur et je suis libre d'en faire ce que bon me semble. La crainte de vos argousins en habits bourgeois et de leurs contraventions, et de leur politesse bien connue fait que j'obéis à vos ukases ; mais je proteste au nom de la liberté que vous avez pour devoir de protéger et de défendre ; je proteste au nom de la propriété, dont l'inviolabilité plane au-dessus de tous les arrêtés.

Allons, Messieurs nos Élus, un bon mouvement, un retour aux principes : rendez la circulation aux contremarques et l'entrée du parterre aux déshérités de la fortune.

MARTEL.

LA CAISSE PONTIFICALE

Qu'est-ce que j'apprends ? Les finances pontificales sont dans la moutarde !... Eh bien ! c'est du joli !

Je ne suis pas comme ces scélérats de radicaux qui, en apprenant une si triste nouvelle, se contentent de dire : Jésus-Christ n'avait pas tant d'argent, lui, pourquoi le pape en aurait-il besoin de tant ?

Est-ce que Jésus-Christ, ce va-nu-pieds, est comparable à N.-S. Père le pape ! La preuve qu'il n'avait besoin de rien, c'est que les saintes Écritures ne nous le montrent pas comme n'ayant jamais travaillé.

Tandis que notre Saint-Père, lui, c'est une autre paire de manches.

S'il n'a pas d'argent, avec quoi paiera-t-il ses domestiques, ses secrétaires, ses vicaires, ses chanoines, ses chantres, etc., etc.

Avec quoi achètera-t-il de quoi écrire des lettres de félicitations ou de malédictions ?

Au prix où est l'oseille, il lui faut pour cela beaucoup d'argent.

S'il n'en a pas, il sera forcé de fermer le Vatican, de mettre la clef sous la porte, de faire faillite enfin !

Pouvons-nous admettre cela ?

Ah ! si la papauté était inutile, je dirais oui. Mais c'est une institution trop précieuse et qui nous a rendu de trop jolis services, pour que nous puissions la laisser dégringoler.

Sans l'assentiment du regretté Saint-Père Pie IX, les catholiques allemands n'auraient pu chanter de *Te Deum* pour la plus grande gloire du protestant qui fichait en 1870 les râclées que l'on sait aux protecteurs chrétiens du Saint-Siège ?

Sans ce précieux pape, aurions-nous eu l'Immaculée-Conception et le *Syllabus* ?

Sans la papauté martyre, — martyr on peut le dire, — les gens pieux et les mouchards auraient-ils fait cause commune pour tâcher de rétablir le trône romain, au risque de perdre ce que l'Empire n'a pas réussi à nous faire enlever ?

Oh ! la papauté, le cléricalisme et tout le bataillon sacré sont choses trop précieuses pour qu'on les laisse dans la déconfiture.

Je ne suis pas riche, malheureusement, mais j'ai là de vieilles bretelles, une lampe à

godet et un vieux panama, je suis prêt à les sacrifier pour ne pas voir les curés réduits à aller manger la soupe dans les gamelles à la porte des casernes, comme la *Défense* prétend qu'ils vont être contraints de faire prochainement.

René LEBRUN.

QUESTION SOCIALE

MISÈRE

On nous écrit pour nous signaler une infortune, entre les milliers d'infortunés que l'on rencontre à chaque pas, qui nous entourent — et vivent — ou plutôt agonisent — de toutes parts, à côté de nous.

Il s'agit d'une famille, composée de six personnes.

Le père gagnait quatre francs par jour. Il y a des gens qui ont l'air de trouver ça superbe ; des gens qui vous disent d'un petit ton dégagé :

— Mais les ouvriers ne sont pas si à plaindre que ça. *Ils gagnent des quatre à cinq francs par jour !*

Oui. Eh bien ! calculez. 4 francs par jour — ça ne fait jamais que 120 francs par mois.

Dans le cas qui nous occupe, ces 120 francs par mois doivent suffire à six par jour.

Ci : par tête — 20 francs par mois.

Je vous donne mon billet, qu'au prix où est — je ne dirai pas le beurre, — mais seulement le pain, — il est difficile d'aller loin et de s'engraisser avec un louis pour trente jours.

D'ailleurs, l'homme dont je parle est malade. Bon.

Et la mère ? Ne peut-elle travailler ?

Non plus. D'abord, elle est souffrante, ensuite, elle a assez à faire à s'occuper de ses quatre enfants, dont l'aîné a neuf ans, le second quatre, le troisième deux, et le dernier huit mois. Celui-ci, elle le nourrit mal, comme vous pensez.

Quand on n'a pas de quoi s'alimenter et se vêtir, on peut jeûner, et grelotter sous des haillons.... C'est une vie pire que la mort. Mais enfin, ça ne regarde personne.

Mais se loger ? On se passe de nourriture, on se passe de vêtements. Il faut un logement — fût-ce un « repaire. » Or, les logements, ça se paie. Il y a quatre fois par an, tous les trois mois, une échéance, appelée le terme.

Nos malheureux devaient trois termes.

Le propriétaire les a expulsés. Je ne récrimine pas : c'était son droit. Même, en attendant que trois termes lui fussent dus, il a fait preuve d'une aménité que n'ont pas tous ses congénères.

On a mis les meubles des expulsés dans la rue, leur logement étant pris — et le père, la mère et les quatre enfants sont allés coucher à l'asile de nuit.

Mais ils n'ont pas le droit d'y passer plus de trois nuits. Il y a foule, et l'on fait queue, aux tristes seuils de ces dolentes cités, de ces refuges de la misère.

— J'y reviens, dit Gaston. Donc, je la vis, elle me plut, et je me promis d'inscrire son nom sur ma liste. Le lendemain, à l'heure du bois, je fis arrêter ma voiture à la porte de son magasin, où, verni, ganté, habillé, coiffé et cravaté d'une façon irrésistible, j'exécutai, j'ose le dire, une entrée comparable à celle qu'Alexandre-le-Grand fit jadis dans Babylone. Mais, jugez de mon désappointement ! qui me reçut ? le mari, un vrai courtaud de boutique, un homme épais et rouge, en habit noir, en gilet court et en cravate de jaconas, à coins brodés au plumetis, lequel, abusant de la circonstance, me ruina en acquisitions dont je n'avais que faire. Quant à sa femme, éclipse totale, elle ne brilla que par son absence.

— Et vous ne bâtonnâtes pas ce drôle, vicomte ? s'écria Juvignac.

— J'en conçus la pensée, mais je me contins, non que je redoute sottement la police correctionnelle, je vous supplie de le croire, mais parce que, agir ainsi, c'était me fermer l'entrée d'une maison où j'avais intérêt à revenir.

— Et le lendemain ? demanda Nérès.

— Le lendemain je fus plus heureux. J'eus le loisir d'échanger avec la belle quelques-uns de ces galants propos et de ces regards magnétiques, à nous autres connus, qui attirent les femmes dans nos bras comme l'aimant attire le fer. Le surlendemain, j'étais

aimé ; le troisième jour, on m'en fit l'aveu, et l'on rougit comme une groseille.

— Et le quatrième jour ? interrompit Florestan.

— Le quatrième jour et le cinquième jour, mes affaires amoureuses n'avancèrent pas d'un baiser.

— Est-ce croyable ?

— C'est incroyable, mais c'est vrai ; le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ! Le plus triste, c'est que je continuais toujours le cours de mes acquisitions diplomatiques. A peine ébauchée, cette aventure me coûtait déjà plus de vingt douzaines de paires de gants, une trentaine de cravates de satin, je ne sais combien de chemises brodées sur toutes les coutures, et de l'extrait double de mousseline en quantité suffisante pour parfumer le lac de Genève.

— Mais le sixième jour, vicomte ?

— Le sixième jour, je fis passer un billet incendiaire.

« Ma chère enfant, disais-je entre autres adorables impertinences, je ne saurais vivre plus longtemps ainsi. Je ne me sens pas d'humeur à ressusciter les bergers estimables de ce bon monsieur de Florian. L'amour platonique est une spirituelle niaiserie inventée par deux amants rachitiques et paralysés. Nous ne le sommes ni l'un ni l'autre, Dieu merci ! »

— Et la réponse ?

— Elle ne se fit point attendre : « Venez demain soir, à onze heures, mon mari monte la garde, » me fut-il répondu d'une main tremblante. Rien qu'à la manière dont elle avait barré ses *t* et posé les points sur les *i*, il était facile de connaître une fille d'Eve qui en était encore à donner son premier coup de dent au doux fruit défendu. Donc, le lendemain, quand sonna l'heure du berger, je me glissai dans une chambre à coucher d'une parfaite élégance. — Sur mon honneur ! ces petites gens ne se refusent rien, et lutteront bientôt avec nous de confortable et de coquetterie, pour peu qu'on les laisse faire.

— Heureux vicomte ! murmura Nérès.

— Attendez le dénouement ! mon cher Fabien ; nous touchons au dénouement. J'étais arrivé à peine qu'on sonna à la porte. La belle marchande me poussa dans un réduit obscur qui lui sert de cabinet de toilette. Quel malautru venait ainsi nous déranger ? Parbleu ! c'était l'époux qui, en sa qualité de sergent-major, rentrait chez lui tranquillement, tandis que ses camarades, non gradés, étaient condamnés à douze heures du lit de camp. La position était critique, d'autant qu'il régnait, dans le lieu où l'on m'avait enfermé, une odeur violente d'eau de Portugal. Vous savez ou vous ne savez pas que je déteste cordialement ce parfum de coiffeur.

— Aversion que je partage, dit Florestan. Vous sautâtes par la fenêtre ?

— J'ouvris la porte et m'offris aux regards de l'époux stupéfait.

— Monsieur le vicomte de Barbantin ! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

— Moi-même, mon cher Babinet ; auriez-vous douze douzaines de bonnets de coton à me vendre, je vous prie ?

Revenu de sa surprise, le Babinet porte la main à son sabre, dégaîne, et se met en mesure d'espadoonner contre moi. Mais soudain je m'empare d'une paire de pincettes, et me voilà, nouveau Pâris, parant, Brettant et ripostant contre ce nouveau Ménélas, tandis que notre Héléne, étendue sur une causeuse, poussait des cris de pintade effarouchée. Je désarme mon adversaire, et du bout de mes pincettes, chauffé à blanc par la braise du foyer, je lui dessine une balafre juste au milieu du front. Alors, m'adressant à l'héroïne de ce combat homérique :

— Bonne nuit, madame, lui dis-je, et recevez mes adieux éternels. Il m'est impossible d'aimer une femme adonnée à l'eau de Portugal. Ne m'en veuillez pas trop cependant, peut-être me reverrez-vous un jour... où je serai enrhumé du cerveau.

À la honte de tous ceux qui soupaient au café Anglais, nous sommes forcés de déclarer qu'un long et bruyant éclat de rire accueillit cette sottise invention du vicomte.

Albéric SECOND.

(La suite au prochain numéro.)

Les trois nuits écoulées, il faudra se loger et — comment ?

On sait que, pour les petits termes, les propriétaires exigent trois mois d'avance. On exige des pauvres ce qui est pour eux l'impossible : on ne l'exige pas des riches qui le pourraient sans se gêner.

Les autres locataires de la maison où habitaient ces malheureux leur sont venus en aide le plus possible. Mais c'est des ouvriers aussi — et, partant, ce qu'ils peuvent est bien peu de chose.

Voilà donc toute une famille sans asile, sans pain, sur le pavé.

Et croyez que ce n'est pas la seule — et que beaucoup d'autres se trouvent dans une position analogue.

Ce qu'il y a d'affreux ici, c'est ces quatre mioches, dont l'ainé à neuf ans et le dernier huit mois, et qui sont plongés dans cet abîme de misère. Est-il rien de plus poignant que l'enfance ayant froid et faim !

J'ignore si mes lecteurs trouveront quelque intérêt à cet article. Mais j'avoue que, pour ma part, peu de choses me semblent plus intéressantes que ces drames si simples, si fréquents et si cruels.

GRAMONT.

DEVANT ET DERRIÈRE LA TOILE

Mardi avait lieu l'inauguration du théâtre des Célestins si impatiemment attendue du public lyonnais.

Enfin ! nous allons donc pouvoir rire et pleurer tout à notre aise dans un théâtre

tout neuf, après une privation de près de deux ans !

Le quartier des Célestins était en fête. On aurait dit une vraie résurrection ; les établissements, que les clients avaient perdu l'habitude de visiter, étaient illuminés, et une foule nombreuse se pressait aux abords du théâtre.

Les autorités de la ville s'étaient fait un devoir d'assister à cette ouverture officielle, et le public qui s'y était donné rendez-vous, était fort brillant. N'oublions pas le *titi* des quatrièmes, sans lequel une représentation n'est pas complète.

La soirée a commencé par le chant de la *Marseillaise* qui a été couvert d'applaudissements et bissé, et l'ouverture de *Guillaume Tell* que l'orchestre du Grand-Théâtre, sous la direction d'Alexandre Luigini, a magistralement enlevé. On a joué ensuite deux charmantes pièces : *Le Luthier de Crémone*, où M. Gerbert a su se faire applaudir, et *le Voyage d'agrément*, où M. Dalbert a reçu l'accueil le plus sympathique qu'il mérite à tous égards.

On a récité de très jolis vers : *les Prunes*, dites par M. Esquier ; *Premier amour*, interprété avec beaucoup de verve et d'entrain par M. Howey.

Nos compliments surtout à M. Gerbert, de la façon dont il a récité *le Chêne*, cette magnifique poésie que notre poète aimé Joséphin Soulayr a dédiée à Victor Hugo, et qu'il a écrite après la lecture de la *Légende des siècles*.

M^{lle} Jeanne Bernhardt, dans *le Luthier*, a fait souvenir les spectateurs des splendides soirées que sa grande sœur Sarah nous donnait il y a quelques jours.

M^{lle} Sarah Rambert mérite les encouragements du public, ce sera une des remarquables pensionnaires de notre deuxième scène.

Une note de la Direction, placée au bas de l'affiche, nous apprend que les débuts commenceront le 3 novembre prochain ; l'explication de ce retard nous paraît moins que suffisante. Le manque de décors nous paraît tout bonnement une défaite. Enfin !

Nous en tiendrons compte néanmoins, et nous attendons cette date pour apprécier comme il convient les artistes dont se compose notre nouvelle troupe.

Espérons que tout le monde y gagnera, les artistes aussi bien que les critiques.

PIETRO.

Eh ! CRÉ coquin de sort !

C'est pas possible, nom d'une grolle, non c'est pas croyable, les frangins, voilà que m'arrive z'une chose comme y en a pas d'inséparables.

Comment, z'un gone comme moi, que buche du matin z'au soir à regroller tout le quarquier pour arremasser de quoi z'acheter de cirage pour faire briller la chambre des arreprésentants du Gorguillon, que j'y suis même délégué. Nom de nom, que je sis en colère ; eh ! ben voilà que je bave sans vous faire à savoir les guignons que me sont tombés sus la trogne. Magniez-vous donc que j'avais z'acheté un baquet de cirage comme y en a pas de pareil ; un soir que je venais du théâtre où qu'on Sarahche-Bernhardt ; j'ai aperçu qu'on me l'avait rousti.

Je traîne mes fumerons chez le commissaire pour lui z'y dire ça que me tarabustait. M'sieur ! que je l'y fais, g'na donc plus de sécurité pour les gones de Lyon quand y vont au théâtre z'applaudir les grands artistes ? j'avions mis de coin z'un baquet de cirage tout neuf, et un che-napan me l'a filouté sans m'avertir.

— Ah ! ah ! qu'y me dit, c'est donc z'a vous qu'on a fait cette farce ; hier, j'ai z'évu dans une boutique, *quai de l'Hôpital, 10*, oùsque j'étais allé sarcher d'encre diplomatique, un pillerlot qu'offrait de vendre z'un baquet de cirage au patron, que l'y disait :

« Il est zoliment cique ce cirage, où dont que vous l'avez pris ? jamais ze n'en ai vu qui ressemble autant z'a celui que ze fabrique ! mais *cré coquin de sort !* c'est le même que z'ai vendu y a quelques zours à un gone du gorguillon que me fait ma saussure, je reconnais la marque. » La-dessus, j'ai z'emmené ce

filou au violon, et vous pouvez aller sarcher vote cirage chez le gone que je vous dis.

Vite, je sis l'allé reprendre mon baquet et comme je connais ce cadet depuis longtemps, y m'a fait voir son ateyer oùsque y gn'a z'un tas de marmites et de choses que j'avais jamais vu. — Vous comprenez pas, qu'y me dit eh ! ben, ze vais vous l'espliquer : voilà des caudières de cirage noir, de cirage blanc, d'encre diplomatique, astéatréique, de pâte d'espèces garphiques ! Oh ! que je dis, ce gone n'a de z'intelligence dans les bouts des ongles ! et y avait sus de rayons des chopines d'*eau marveilleuse*, y m'a pas dit ça que c'était ; moi, je crois que c'est de *vinasse fine*, pace que ce gone n'est z'un malin que vient d'un pays oùsque y a de fruits que les Yonnais aiment chiquer ; y doit censément fabriquer cette vinasse avé de z'écorces d'*Orange*.

CRÉDIT LYONNAIS

Société Anonyme

Capital : 200 millions de Fr.

LYON

Le Crédit Lyonnais bonifie, à partir du 1^{er} août :

- 1 0/0 à l'argent remboursable à vue.
- 2 0/0 aux bons à échéance à trois mois.
- 2 1/2 0/0 aux bons à échéance à six mois.
- 3 0/0 aux bons à échéance à un an.
- 4 0/0 aux bons à échéance à dix-huit mois.
- 5 0/0 aux bons à échéance à deux ans.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Lyon.—Imp. BEAU jeune, rue de la Pyramide, 3

GRANDE MAISON DE BLANC

La plus importante de Lyon

AU BAT-D'ARGENT

GRANDE MAISON DE BLANC

La plus importante de Lyon

LYON — 9, Rue de la République, 9 — LYON

ÉTOFFES NOUVELLES POUR AMEUREMENTS

Gréation d'un Comptoir de Tapis, Foyers, Descentes de lit, etc.

A CETTE OCCASION, MISE EN VENTE D'AFFAIRES EXCEPTIONNELLES

Descentes de lit vénitiennes, à	4 fr. 95
Descentes de lit oursins, très belle qualité, à	2 95
Descentes de lit moquette anglaise, avec sujets encadrés, à	4 50

TAPIS DE TABLE, RIDEAUX, PORTIÈRES, etc., etc.

Le Comptoir de **Linge de maison** tout confectionné, tels que : Draps de lit, Taies, Serviettes, Essuie-mains, Torchons, etc., etc., est recommandé tout particulièrement pour la couture et le travail absolument soigné de tous les objets de linge mis en vente.

AFFAIRE EXTRAORDINAIRE ET MISE EN VENTE

DE BONNETERIE A DES PRIX ABSOLUMENT INCOMPARABLES

Gilets de chasse tout laine, pour homme	4 fr. 90
Gilets anglais couleur, pour homme	2 45
Caleçons anglais couleur, pour homme	2 95
Gilets tricot cheviotte, tout laine, pour homme	4 40
Caleçons tricot cheviotte, tout laine, pour homme	4 90
Gilets coton écu, pour homme	1 95
Caleçons et Gilets coton écu, mailles très fortes	2 95
Chaussettes anglaises en laine, pour homme, la paire	0 90
Chaussettes anglaises, mérinos très fin, qualité extra, la 1/2 douz ^{ne}	6 50
Bas anglais, laine couleur, pour dame, la paire	0 90
Bas mérinos anglais, pour dame, la paire	1 75
Fichus tout laine, tricotés à la main	1 25
Fichus laine fine, tricotés à la main, grande taille	1 75

BRASSERIE DU TÉLÉGRAPHE

LYON, 3, Rue de Jussieu, 3, LYON

Près de la place de la République et du Télégraphe

LOUIS ROUSSEL

RESTAURANT AU PREMIER — SALONS

Services à la Carte, Prix modérés

BIÈRE ET CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX

CHOCROUTE ET CHARCUTERIE DE STRASBOURG

Etablissement recommandé à MM. les Voyageurs

GUÉRISON COMPLÈTE EN PEU DE TEMPS

des Névralgies, Migraines, Maux de dents, Maux d'yeux, Maux d'oreilles, Surdité,

Par l'emploi du Traitement du Docteur russe LOEWENTHAL

La réputation d'efficacité de ce Traitement n'est plus à faire, depuis 40 qu'il est ordonné et employé, il a été reconnu le seul réellement infallible.

DÉPÔT PRINCIPAL : Pharmacie **BOUQUET**, 10, rue Quatre-Chapeaux, et dans toutes les Pharmacies.

Prix du Traitement : 4 fr. 50 (Envoi franco contre timbres-poste).

PHARMACIE MODERNE DE LYON

5, Rue Ste-Catherine, CASIMIR Fils, Pharmacien

VIN DÉPURATIF

A la Salsepareille rouge de la Jamaïque et à l'Iodure de potassium. — Ce VIN est le plus puissant, le plus actif et le plus agréable des DÉPURATIFS.

IL SE VEND : la topette, 2 fr. 50 ; le demi-litre, 5 fr. ; le litre, 10 fr. ; 3 litres, 27 fr. ; six litres, 50 fr.

LYON, 5, rue Ste-Catherine, à la PHARMACIE MODERNE, où il se fabrique

BREVETS

MARQUES DE FABRIQUES

FRANCE ÉTRANGER

LYON

66, Avenue de Saxe

MAISON CRÉÉE EN 1856

De 9 heures à 11 heures, RENSEIGNEMENTS sur toutes les lois françaises et étrangères ; Brevets, Patentes. Dépôts de marques, modèles et dessins de fabrique. Pièces à fournir, Taxes, etc.

RECHERCHES des antériorités. Copies de brevets antérieurs ou déchus. Rapports et Avis motivés pour procédure en contrefaçon, etc. — ETUDES pratique des inventions. Dessins et devis pour la construction des machines, appareils, etc. — VISITES D'USINES. Conseils légaux ; Jou industriels. — ENVOI de RENSEIGNEMENTS SPÉCIAUX et TARIFS.

Bureau des Brevets d'invention : 66, Avenue de Saxe, 66

Près le cours Morand

PHOTOGRAPHIE

Genre Camée

IMITATION EMAIL

Alph. BERNOUD

MÉDAILLÉ ET BREVETÉ

S. G. D. G.

2, Rue des Archers, 2

LYON

On s'opère par tous les temps

PORTRAITS APRÈS DÉCÈS

Maisons à Naples, Florence et Livourne

MAYER Fils, Pédicure

TOILE RÉSOlUTIVE SOUVERAINE CONTRE LES CORS

SUCCÈS CERTAIN — La Boîte : 1 fr. — SUCCÈS CERTAIN

18, Rue Mulet, LYON

POUR VOIR J. MALIGNON

La POSE des AFFICHES de LYON et la CAMPAGNE. — La DISTRIBUTION de PROSPECTUS sur la VOIE PUBLIQUE et à DOMICILE. Le PLIAGE et la MISE sous BANDES de CIRCULAIRES.

Rue de la République, 81 — LYON